

Patrick Bouchain

EXYZT

Construire en habitant

VENISE



L'IMPENSÉ
ACTES SUD

Le public a été très surpris. La première image que certains avaient, c'est que les Français sont bordéliques ! Parmi le public il y a eu à la fois le rejet et l'enthousiasme. Comme toujours, quand il y a une adhésion passionnée, il y a simultanément le refus violent. Mais il y avait ceux qui regrettaient de ne pas y avoir pensé plus tôt et imaginaient le faire en 2008. De la part des autres, pour les Européens surtout, il y a eu une adhésion et une compréhension de la question posée. Pourquoi n'y a-t-il pas de pavillon de l'Europe ? Notre pavillon était perçu comme un lieu de débats, mais avec une petite méfiance, parce qu'il n'y avait pas d'architecture au sens habituel. Nous étions plutôt une "maison" de la Biennale. C'est nous qui prêtions les outils, qui avions des toilettes, le wi-fi, etc. C'était le lieu de toutes les rencontres, de toutes les soirées. Certains disaient : "En France, on ne pense qu'à manger et à boire !" Le commissaire, Richard Burdett, qui avait reçu énormément de critiques sur son thème "Métacité", a même dû le changer avant l'ouverture de la Biennale, c'est devenu "Ville, architecture et société" .. Il nous a dit que nous étions les seuls à avoir joué du thème proposé, puisque EXYZT avait inventé cette association "Métacité : Mets-ta-vie-là". Je pense qu'il a subi beaucoup de critiques parce que ce n'était pas une personnalité internationalement connue.

De la part des critiques d'architecture, c'était comme toujours un peu ambigu, "par défaut" par rapport aux autres participants. C'était formulé de cette manière : "De toute façon la Biennale est nulle, au moins au pavillon français on peut boire un coup !" La plupart des journalistes qui venaient prenaient vraiment plaisir à être là, mais c'est tout. Il y a seulement eu Anne-Marie

Fèvre, de *Libération*, avec son article "Un autre lieu est possible", qui a compris notre démarche. Mais on n'a jamais vraiment dit : "Ils posent des questions justes, sur comment s'exposer, dialoguer et échanger." Il y a juste Renzo Piano qui m'a dit : "Tu es fou ! Tu fais encore ce qu'on projetait de manière utopique en 1960 !"

Le directeur de la Biennale, Roberto Rosolen, nous avait à la bonne, bien que nous ayons tout le temps dérogé aux règles. On ne devait pas habiter le pavillon, on l'a fait. On ne devait pas faire entrer les gens gratuitement, mais comme tout mécène peut entrer gratuitement, on a listé tous nos amis qui avaient donné un euro... Sonia Vu lui apportait tous les jours les listes des gens qui entreraient gratuitement ou resteraient dormir, mais au bout de quelques jours cela l'agaçait et il ne voulait plus de liste ! Quand il faisait le tour des pavillons, il venait se reposer et boire un martini chez nous ! Là encore, c'est comme s'il y avait tous les autres pavillons, et nous à côté. Je pense que le jury ne pouvait pas nous primer, nous serions devenus un "modèle" de pavillon pour la suite, ce qui signifiait la fin de la Biennale. Il fallait qu'ils donnent le Lion d'or à un pays émergent, or ces pays n'ont pas de pavillon à Venise ! Il a été donné au Danemark, pays de cinq millions d'habitants, qui avait une vision sur la Chine, de un milliard d'habitants. C'était idéal ! Dans le pavillon, Igor avait fait un faux Lion d'or en plastique peint en or, il était posé sur le bar, et nous disions à tout le monde que nous l'avions déjà gagné ! Ce Lion a été volé.

J'ai fait beaucoup de projets éphémères, mais je n'avais jamais habité un de mes projets avant celui-là. Cette expérience a fait qu'aujourd'hui nous

habitons nos projets. J'ai découvert l'obligation de la permanence architecturale, "être là tout le temps". C'est une chose que défendent les artistes avec lesquels j'ai travaillé au théâtre, Igor, François Tanguy, et François Cervantes. C'est dans la permanence artistique que le travail doit trouver sa place, avec ses publics, et pour créer son propre public, il faut montrer la chose en train de se faire. Je crois que quand on habite, on transmet le savoir-vivre. C'est un "mode d'emploi" pour lutter contre le mal-vivre.

Venise a été un grand moment de ma vie, heureux et douloureux. En 2005, j'ai soixante ans, et je n'avais jamais montré mon travail avant, et en un an je montre tout. "Et si j'arrêtais tout ?" J'avais l'impression d'en avoir fait le tour. J'ai alors décidé d'annoncer que j'allais prendre ma retraite, au sens de me mettre en retrait, et passer à autre chose. J'ai décidé de n'attaquer qu'un seul sujet, l'hospitalité. Aujourd'hui, en 2010, cinq ans après, c'est comme si j'avais repris mes études. J'ai l'impression d'avoir passé un examen d'entrée à Venise. Depuis, je lis et relis des ouvrages que je pensais conservateurs, des mouvements philosophiques que je ne trouvais pas assez révolutionnaires. A soixante-cinq ans, j'ai les mêmes dispositions que quand je suis sorti de l'école en 1966, l'impression d'avoir un champ nouveau qui s'ouvre. Les membres d'EXYZT ont l'âge de mes enfants, c'est comme s'il m'avait fallu une génération complète pour que je retrouve des gens qui se posent les mêmes questions que moi il y a quarante ans.

Qu'est-ce qu'une urbanité qui permet à un homme de vivre avec d'autres, d'être en société ? Après l'hospitalité "publique", sur laquelle j'ai déjà travaillé, j'ai décidé de travailler sur l'hospitalité "domestique", qui est la première des hospitalités. Le grand drame qui risque d'arriver à l'humanité, c'est la famine, ne plus être capable de se nourrir. Un sixième de la population est en

sous-nutrition, et la situation est fragile pour la moitié peut-être. Pourrait-on revenir à cet acte fondamental : inviter l'autre pour le nourrir, recevoir l'autre pour partager ce que l'autre n'a pas ? C'est à cela que je m'attaque aujourd'hui, grâce à la Métavilla, à travers des expériences dans lesquelles je mêle auto-construction et reconstruction de soi-même.